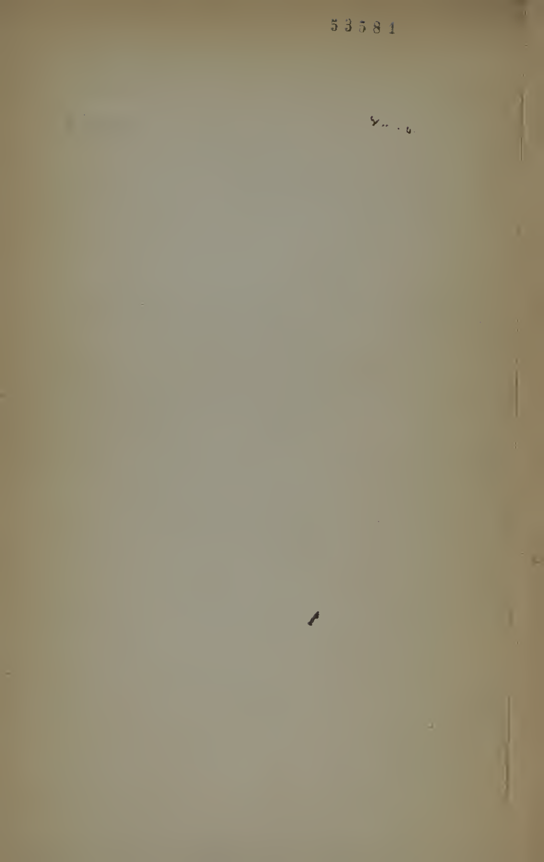
JUBILÉ

DU

DOCTEUR M. E. GELLÉ

10 MAI 1910



JUBILÉ

DU

Docteur M. E. GELLÉ

10 MAI 1910





FAC-SIMILÉ

DE LA PLAQUETTE OFFERTE

AU

DOCTEUR M. E. GELLÉ

à l'occasion de son Jubilé.

(OEuvre du statuaire ALFRED BOUCHER.)

DISCOURS DE M. F. RAYMOND

Membre de l'Académie de Médecine
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin à la Salpêtrière.

Mesdames, Messieurs,
Mon cher ami,

En acceptant de présider la cérémonie de ce jour et de prendre la parole à cette occasion, j'ai été incité, avant tout, par un sentiment de reconnaissance; j'ai tenu à m'acquitter d'une dette contractée envers un collaborateur dont le concours me fut des plus précieux pendant les dix premières années de mon enseignement à la Salpêtrière.

J'ai été guidé aussi par un sentiment de justice, par le désir de rendre hommage à un médecin aussi méritant que modeste et intègre, otologiste de grande valeur; je n'exagère pas en affirmant que quelques-uns de ses remarquables travaux transmettront sûrement son nom à la postérité.

Que le nom de Gellé père soit inséparable de l'évolution accomplie par l'otologie, au cours du dernier quart du précédent siècle, c'est ce que personne n'ignore de ceux qui ont suivi de près le mouvement médical contemporain. Ce que l'on sait moins, c'est la part prise par Gellé à la vulgarisation de l'enseignement de cette branche de la médecine, à une époque où elle était encore dans l'enfance, où elle existait à peine en tant que spécialité.

A cette époque, déjà lointaine, la grande masse des médecins

s'intéressaient peu ou point à l'otologie, dont la plupart ignoraient jusqu'aux éléments. Lacune regrettable ; un des premiers, Gellé en signala les inconvénients, voire les dangers, car, ainsi qu'il en faisait la remarque, dès 1884, « on meurt parfaitement par l'oreille », et « trop souvent aujourd'hui, ajoutait-il, c'est quand tout espoir est détruit, quand la mort est proche, que l'on fait appel aux lumières de l'otologie ». Il fit mieux. Dès 1876, il organisa, à l'École pratique de notre Faculté, un enseignement de l'otologie, qui obtint un succès croissant, au cours des dix années (1876-1886) qu'il dura. Dans l'intervalle, il fit à la Société de biologie des communications, dont quelques-unes de première importance. Elles lui valurent, entre autres, d'attirer l'attention de Charcot.

A l'époque où il prit possession de la Chaire de clinique des maladies nerveuses, nouvellement créée, mon illustre prédécesseur s'attacha Gellé père, en qualité d'otologiste. Il le chargea, à ce titre, de cette consultation hebdomadaire du samedi matin, où tant d'auditeurs, français et étrangers, sont venus s'instruire des relations étroites que l'otologie entretient avec les affections des centres nerveux et se familiariser avec les épreuves que nécessite le diagnostic de la surdité nerveuse. Beaucoup de ceux qui m'écoutent ont été témoins du succès obtenu par cet enseignement pratique et ont pu se rendre compte des services qu'il rendait. C'est donc, de ma part, remplir un devoir qui m'est très agréable que de rappeler combien me fut précieux le concours que Gellé me continua, dans cet enseignement annexe, après mon accession à la Chaire laissée vacante par la mort de Charcot, concours que son fils, son très distingué élève et successeur, m'a continué et me continuera longtemps encore, je l'espère.

Messieurs, le temps m'est mesuré avec trop de parcimonie pour que je passe en revue et analyse dans le détail les nom-

breux travaux publiés par Gellé; ils le seront mieux, d'ailleurs, par les spécialistes éminents qui m'entourent. J'ai dit que, parmi ses travaux, il s'en trouvait qui consacreront sa mémoire, étant donnée leur importance. Comme tels, je vous citerai ceux qui ont trait à l'*épreuve* des *pressions centripètes* ou *épreuve de Gellé*, et à l'*épreuve* du *réflexe d'accommodation binauriculaire*, épreuves depuis longtemps classiques. La première nous a dotés d'une technique extrêmement simple pour diagnostiquer, par voie d'exclusion, la surdité nerveuse. Quant à l'épreuve du réflexe d'accommodation binauriculaire, elle nous a fourni l'explication de l'influence inhibitrice qu'une lésion auriculaire unilatérale exerce, au point de vue de l'audition, sur l'oreille du côté opposé. Sans compter qu'elle peut concourir à l'établissement du diagnostic différenciel des simples névroses et des affections des centres nerveux, la preuve étant acquise de la conservation de ce réflexe, chez les hystériques en puissance d'une hémianesthésie sensorielle.

Je rappelle encore que, dès 1877, lors des retentissantes communications de Burcq sur la métallothérapie, Gellé nous fit connaître le curieux phénomène du *transfert* de la sensibilité auditive, d'un côté à l'autre, sous l'influence des applications de métaux, découverte qui fut, ensuite, étendue aux autres modes de sensibilité.

Sous le nom de *labyrinthisme*, devenu classique, Gellé nous a appris la symptomatologie des lésions extra-labyrinthiques qui, retentissant sur l'oreille interne par l'intermédiaire, soit du système nerveux, soit de la circulation, soit des changements de pression, donnent lieu à de simples troubles fonctionnels de l'oreille interne, qu'il importe de ne pas confondre avec les troubles symptomatiques d'une labyrinthite.

Dans ce même ordre de connaissances, Gellé nous a révélé l'existence d'une aura très nette, qui, dans un grand nombre

de cas de vertige labyrinthique, se montre au début de l'accès. Un autre de ses mérites est de nous avoir renseignés, avec beaucoup d'exactitude, sur les relations du vertige de Ménière avec les lésions de la fenêtre ronde et de la fenêtre ovale.

Dans deux mémoires communiqués, l'un au Congrès international de médecine de Berlin (1890), l'autre au Congrès international de médecine de Rome, Gellé nous a donné l'explication du caractère récidivant de certaines paralysies faciales concomitantes d'une otite. Il a mis en pleine lumière l'exceptionnelle vulnérabilité qu'entraîne, pour le nerf de la septième paire, l'extrême minceur de la paroi de l'aqueduc de Fallope, dans la portion horizontale de ce conduit. Ce détail anatomique nous a fait comprendre comment les réveils d'une otite moyenne latente se répercuteront sur le nerf en question, sous la forme de paralysies faciales récidivantes. Le second de ces deux mémoires valut à son auteur le prix Meynot, à l'Académie de médecine.

Je vous rappelle enfin, qu'entre autres publications d'une certaine envergure, Gellé père nous a écrit un *Précis des maladies de l'oreille* (1885), mise au point, très fidèle, de l'état de nos connaissances en otologie à l'époque où il parut; un très intéressant volume consacré à la vulgarisation de *l'audition* et de *ses organes*; le chapitre *Thérapeutique des maladies de l'oreille*, du « Traité de Thérapeutique appliquée » d'Albert Robin, sans compter deux volumes d'études d'otologie consacrés à des questions très variées.

Ce que je tiens encore à faire ressortir, avant de terminer, c'est la conception large qu'avait déjà de l'otologie Gellé père, à une époque où les spécialistes n'avaient que trop de tendance à se confiner dans un isolement qui les vouait à la routine et à la méconnaissance des véritables nécessités de notre art. Dès ses débuts dans la carrière qu'il s'était choisie, Gellé insistait

sur ce qu'un auriste doit être, autre chose et mieux qu'un médecin apte à extraire, avec une certaine dextérité, un bouchon de cérumen, à souffler de l'air dans une trompe d'Eustache. L'auriste, déclarait-il, doit être à la fois un chirurgien, toujours prêt à intervenir, armé de la gouge et du maillet, en présence des complications d'une otorrhée, et un médecin qui n'ignore rien des notions fondamentales de la médecine générale, car, en présence de certaines affections auriculaires, il lui faudra savoir rechercher du côté du cœur, des reins, des centres nerveux, la véritable origine des troubles contre lesquels il est appelé à intervenir, de même qu'il lui faudra dévoiler l'origine de certaines affections nerveuses, par un examen approfondi des organes de l'ouïe.

Tout cela était nouveau, en 1876, à l'époque dont je vous parle. Dans la suite, Gellé fit une ample application des principes qu'il avait posés. Il ne fut pas seulement un opérateur habile, en matière d'otologie, il se préoccupa d'étendre nos connaissances relatives aux autres branches de la médecine. Il nous fit connaître, notamment, une forme d'épilepsie (*ab aure læsa*) et une forme de torticolis (*ab aure læsa*), qui sont, l'une et l'autre, sous la dépendance d'une lésion auriculaire. Dès les débuts de sa carrière, il avait dépisté et signalé l'existence d'une atrophie du nerf auditif, chez un malade hospitalisé à Bicêtre, pour un tremblement généralisé chronique. Enfin, à une époque beaucoup plus récente, il développa ces mêmes principes et les applications qui en découlent, dans une série de conférences qu'il fit dans mon service, sur *l'otologie envisagée dans ses rapports avec les maladies du système nerveux.*

Vous voyez, Messieurs, que la carrière scientifique de Gellé père fut des mieux remplies. Le succès qu'il obtint dans la pratique de son art fut considérable autant que légitime; non

moindre fut le dévouement désintéressé dont il fit preuve vis-à-vis des malades traités à l'hospice de la Salpêtrière. Je tiens à rappeler tout particulièrement que, pendant plus d'un quart de siècle, il déploya, aux côtés de mon prédécesseur et à mes côtés, un zèle inlassable, et je suis heureux de le dire bien haut à propos de son Jubilé et de la remise de la médaille qui consacre, en traits ineffaçables, la mémoire de l'éminent savant que nous fêtons en ce jour. Je le remercie publiquement, comme je remercie, du fond du cœur, tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont prêté leur concours dans l'accomplissement de la lourde tâche qui m'est échue, le jour où je fus appelé à prendre la succession de Charcot. Merci à tous, et que tous veuillent bien, en ce jour, s'associer à moi pour rendre un suprême hommage à Gellé père, au grand auriste que les pouvoirs publics ont oublié jusqu'à présent, mais auquel ils seront bien forcés de rendre justice, un jour prochain, je l'espère.

DISCOURS DE M. E. GLEY

Professeur au Collège de France
Ancien Secrétaire Général et vice-Président de la Société de Biologie.

Mon cher Collègue, Mon cher Ami,

Au début de l'exposé, beaucoup trop modeste, de vos travaux scientifiques que vous fîtes imprimer en 1902, vous dites que la plupart de ces travaux ont été présentés à la Société de Biologie. Il est très vrai. Et c'est pourquoi et parce que vos solides et ingénieuses études ont largement contribué à son renom, que la Société a tenu à s'associer à cette fête.

Quand elle vous accueillit, vous étiez déjà un praticien fort estimé, un spécialiste apprécié, un chercheur éprouvé. Il y avait quelque dix ans que vous lui apportiez les fruits de vos recherches patientes, laborieuses et fécondes dans le domaine de la physiologie et de la pathologie de l'oreille. Et les années passèrent, vous fûtes un de nos vice-Présidents; mais travaillant toujours, poursuivant les mêmes recherches, vous avez continué à enrichir nos *Comptes rendus* de leurs meilleurs résultats.

S'il m'est possible d'en noter le principal, vos contributions à l'anatomie de l'oreille moyenne chez les Vertébrés ou à l'étude du développement de la membrane de Schrapnel ou de la structure du ligament spiral ; votre minutieuse analyse, faite de toutes pièces personnelles, de l'orientation auditive et de l'accommodation auriculaire, où se révèle si bien la sagacité de votre observation ; l'étude graphique, pour la première fois réalisée,

des mouvements de la membrane du tympan ; les expériences sur le rôle de la chaîne des osselets et spécialement de la platine de l'étrier dans la transmission des sons ; les recherches sur la fonction du limaçon avec l'expérience décisive sur le limaçon du cobaye ; les observations sur le rôle des canaux semi-circulaires et sur le vertige ; celles sur la surdi-mutité ; et tout ce qu'il y a d'ingénieuse et précise simplicité dans vos moyens d'exploration, comme le tube interauriculaire, comme l'épreuve des pressions centripètes, « l'épreuve de Gellé », — et si du coup par cette énumération toute sommaire qu'elle est, j'ai indiqué quelle part vous revient dans l'édification de nos connaissances sur la physiologie de l'oreille, soit qu'il s'agisse des mécanismes de transmission des excitations auditives, soit qu'il s'agisse de leur réception dans les diverses parties du labyrinthe ou bien encore de l'influence de ces excitations sur les centres nerveux et réciproquement, cependant je dois ajouter que presque toute votre œuvre pathologique échappe à ma compétence. Ce que l'on sait du moins à la Société de Biologie, c'est que l'importance de cette œuvre médicale n'est pas moindre que celle de votre œuvre physiologique, et c'est que vous l'avez poursuivie avec la même conscience, le même souci de la vérité et la même crainte de ces conclusions hasardées ou hâtives qui, sur le terrain de la pratique, conduisent si aisément le chirurgien aux interventions inutiles aux malades. Et nous avons entendu dire que vous fûtes toujours de ces médecins pour qui le *Primò non nocere* est resté un principe sacré.

Ne devrais-je pas encore mentionner au moins les plus intéressantes des découvertes que vous eûtes l'occasion de faire dans le domaine de la physio-pathologie du système nerveux et que vous nous avez également apportées, comme le phénomène du transfert de la sensibilité auditive du côté entendant vers l'autre, chez des hystériques sourdes du service de Charcot, comme les

inhibitions d'origine auriculaire et les troubles trophiques de l'oreille consécutifs aux lésions du trijumeau ?

Telle est essentiellement votre œuvre. Mais je veux encore vous dire que ce n'est pas seulement en elle-même et pour elle-même que nous l'admirons, mais aussi pour ce qu'elle représente : elle a éminemment un caractère qui est celui de plusieurs grandes œuvres médicales françaises et elle est le produit d'un effort absolument personnel, soutenu avec application dans des conditions défavorables, avec des ressources très médiocres, sans autre encouragement que celui de quelques amis.

Votre labeur en effet doit sa fécondité à cette union étroite entre la physiologie et la médecine, à cette réciproque pénétration de l'une par l'autre, justement recommandée par l'homme de génie qui fut le plus illustre des présidents de notre Société, par Claude Bernard. Ce mutuel appui des deux disciplines a été sans doute la principale condition du succès de vos investigations. C'est que, dans nulle partie de la médecine peut-être plus que dans l'étude des appareils sensoriels, ne se manifeste la nécessité des liens qui doivent unir la technologie à la science pure, l'art du diagnostic et la méthodique thérapeutique à la recherche physiologique. Il peut bien, hélas ! se rencontrer des médecins capables d'ausculter cœur et poumons, de laver les estomacs, de réduire quelques fractures, sans savoir grand'chose de la circulation et de la respiration ou des fonctions digestives ou de la mécanique animale. Il ne saurait y avoir un otologiste ignorant des conditions de la transmission des vibrations sonores jusqu'à l'oreille interne ou des fonctions du labyrinthe, pas plus qu'un ophtalmologiste ignorant de la marche des rayons lumineux dans l'œil, du mécanisme de l'accommodation, de la sensibilité rétinienne. De là vient que la physiologie des organes des sens a dû beaucoup de ses progrès à ces médecins spécialistes tenus, de par la nature

même de leur travail, de connaître sûrement le fonctionnement non moins que les dispositions et la structure de ces organes. Pour vous, mon cher Collègue, vous avez fait excellemment ce qu'après Claude Bernard recommandait en fort bons termes un célèbre médecin anglais, il y a une dizaine d'années, à un congrès de la Bristish medical Association : « Il nous faut faire, disait-il, tout ce qui est en notre pouvoir pour développer et répandre les recherches expérimentales combinées avec le travail clinique. On commence à s'apercevoir chez nous que les recherches scientifiques sont une nécessité pour nos grandes industries, si nous voulons conserver notre rang dans le concert des nations ; il doit en être de même pour la médecine qui veille sur la vie et la santé des gens et qui constitue ainsi la plus noble et la plus précieuse de toutes les industries. »

Et il faut considérer maintenant que toute votre œuvre a été accomplie sans les ressources d'un laboratoire riche en animaux de diverses espèces et pourvu de l'instrumentation indispensable en apparence à des recherches aussi délicates que celles que vous avez menées à bien, mais dans un coin de votre propre appartement, avec des moyens de fortune que la nécessité vous forçait d'inventer, et au milieu des soucis quasi quotidiens du praticien de quartier que vous fûtes longtemps, puis des tracas du spécialiste occupé que vous étiez devenu par la suite. Le seul laboratoire où vous eûtes accès fut l'ancien laboratoire de physiologie de la Faculté de Médecine, dont le chef était votre camarade d'Internat, votre ami Laborde. Singulier laboratoire que ces deux salles exiguës, presque sans lumière, au fond d'une cour retirée du vieux couvent des cordeliers! Faute de place, les animaux y voisinaient avec les expérimentateurs. Et quelle indigence! les appareils les plus utiles y faisaient défaut. Invinciblement, en y pénétrant, on se rappelait l'endroit où travailla Claude Bernard. « Il passait sa vie, a dit Renan, dans un labo-

ratoire obscur au Collège de France..... Ses ressources étaient chétives. Ces merveilleuses expériences, qui frappaient d'admiration l'Europe savante, se faisaient dans une sorte de cave humide, malsaine ». Dans ce réduit qui s'appelait le laboratoire de physiologie de la Faculté de Médecine de Paris, même par les beaux jours d'été on n'y voyait qu'à la condition d'être tout proche de l'unique fenêtre. Mais on y aimait passionnément la recherche, on avait foi en la science, on travaillait d'enthousiasme. C'était l'époque où notre ami Galippe venait à peine de quitter ce laboratoire, où Mathias Duval et Laborde étudiaient les fonctions des nerfs crâniens et en particulier du trijumeau, où Laborde mettait tant de zèle à appliquer à la thérapeutique les méthodes qu'il connaissait de la physiologie. Si mesuré que fût l'espace, il y avait parfois un siège et un bout de table pour vous. Plus tard, quand le laboratoire fut transféré dans un local plus grand et mieux adapté à sa destination, on vous y vit encore souvent. J'imagine que ce qu'en tout temps vous y veniez chercher d'abord et ce que vous y trouviez, c'était la communion avec de libres esprits, occupés des mêmes études, soucieux, comme vous, de vérité, ardents au travail, comme vous; précieuses causeries, plaisantes ou graves, et franches discussions de laboratoire, critiques amicales des collègues, entretiens admiratifs des jeunes, quelle puissance d'encouragement vous avez et quel réconfort vous pouvez donner!

« Nul plaisir n'a saveur pour moy, a dit notre Montaigne, sans communication; il ne me vient passeulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fasche de l'avoir produite seul et n'ayant à qui l'offrir. » Vous étiez assuré du bon accueil en ce vieux laboratoire dont les murs seuls étaient tristes, et vous saviez que tout le monde, à commencer par les deux jeunes préparateurs qui sont devenus vos amis et dont l'un a l'hon-

neur aujourd'hui de vous haranguer, vous aimait et suivait avec joie les sûrs progrès de vos recherches.

Ainsi s'est déroulée votre vie, consacrée à la science désintéressée et à la pratique la plus honorable. Vie vaillante et parfaitement digne et belle, puisqu'elle n'a été vécue que pour le travail choisi et ne s'est soutenue que par son travail. Vie riche en travaux, pauvre, très pauvre certes en honneurs et distinctions officiels, comme celle des Duchenne de Boulogne et des Hennequin, mais que le sentiment de l'effort fécond et utile doit élever au-dessus des existences d'apparence plus brillante, que doit ennoblir la satisfaction de la tâche exactement remplie et que grandit la consécration d'une œuvre admirée par tous ceux qui savent.

DISCOURS DE M. LE D[r] GEORGES MAHU

Président de la Société française d'Oto-Rhino-Laryngologie.

CHER MAITRE, CHER COLLÈGUE,

A la naissance de la Société française d'oto-rhino-laryngologie qui a l'honneur de vous compter parmi ses membres et qui vous apporte aujourd'hui, par la voix de son Président, le témoignage de son respect et de son admiration, votre nom était déjà célèbre à l'étranger comme en France, à cause des nombreux et intéressants travaux que vous aviez publiés. Depuis lors, votre lourd bagage scientifique, sans cesse accru, a fait de vous l'un des maîtres les plus incontestés de l'otologie française.

Mais si nous admirons sans réserve la valeur intrinsèque de chacun de vos travaux, combien cette valeur acquiert plus d'importance si l'on considère l'époque à laquelle les premiers d'entre eux ont été conçus et surtout les moyens dont vous disposiez pour les exécuter.

C'est chez Velpeau, Boulay et Roux que se passent vos trois années d'externat. A cette époque il fallait, sans aucun véhicule, arriver dans le service à sept heures et demie du matin. Les étudiants revenaient au quartier, par bandes joyeuses, en chantant et vous prépariez l'internat chez Blosse, dans un cabinet de lecture du passage du Commerce.

Reçu en 1856 à l'internat, vous débutez à Bicêtre chez Des-

prés (le père) et là vous étudiez tout ce qui concerne la pratique de la chirurgie des vieillards. Ce chef, Bourguignon consciencieux, n'avait pas son pareil pour réduire une luxation ou panser une fracture ; mais son tablier maculé témoignait d'un mépris pour l'asepsie qui devait se continuer jusque chez ses descendants. Il oubliait souvent de se laver les mains dont l'index servait alternativement d'écarteur et d'abaisse-langue sans stérilisation intermédiaire.

Dans cette première année d'internat, en même temps qu'un travail sur « la luxation irréductible de la hanche » qui vous valut le prix Amussat de l'Académie, vous faites avec votre collègue Collin — devenu votre beau-frère quelques années plus tard — l'autopsie d'un individu atteint d'un tremblement chronique et chez lequel vous constatez, avec les lésions d'une sclérose en plaque, un nerf acoustique entièrement atrophié du côté sourd. C'est cette même année que vous étudiez les lésions scléreuses des vieilles surdités.

Dès cette époque se dessine votre vocation otologique.

Vous rappellerai-je vos autres années d'internat? En chirurgie, chez Philippe Boyer, suppléé pendant six mois par Verneuil : service d'une propreté méticuleuse qui semblait prévoir l'asepsie ; en médecine chez Guérard, excellent médecin et riche collectionneur de tableaux et d'antiquités? Ceci se passait au vieil Hôtel-Dieu ; et, le long trajet qu'il fallait parcourir sous le pont couvert jeté au-dessus du petit bras de la Seine, pour gagner la salle des femmes, engageait le Maître aux confidences. Il récitait parfois des odes d'Horace, puis il tirait de sa poche un objet précieux avec les plus grandes précautions : c'était une paire de ciseaux Henri II dont il venait de faire l'emplette....

En 1860, vous débutez dans la carrière médicale à Fontenay-aux-Roses. Débuts difficiles! Honoraires peu rémunérateurs!

Un bon souvenir se rattache néanmoins à ce petit pays, puisqu'il a été le berceau de votre fils Georges Gellé, notre collègue et ami d'aujourd'hui.

Quittant bientôt Fontenay, vous vous installez à Paris dans le XIVe arrondissement où vous vous créez une brillante clientèle de médecine générale vous permettant d'élever convenablement vos quatre enfants.

La guerre de 1870-71 éclate; vous partez comme médecin en chef des ambulances militaires installées, l'une rue Pernéty dans l'école des Frères Maristes et l'autre dans l'église de Montrouge : vous êtes porté pour la croix après le bombardement des deux ambulances.

Loin de vous détourner de l'otologie qui reste toujours l'étude préférée, votre culture médicale générale, longtemps continuée, est au contraire un auxiliaire précieux pour asseoir vos recherches spéciales sur des bases plus solides.

Vous restez le travailleur, le chercheur et le consciencieux qui se dépense sans compter auprès de ses malades et trouve encore le temps de refaire presque lui-même l'anatomie et la physiologie de l'oreille. Le travail est votre passion. Vous travaillez le soir, la nuit, à la confection de pièces sèches des oreilles humaines et animales, à l'exécution de planches et d'aquarelles dessinées par vous d'après nature, ainsi qu'à la fabrication par vos propres moyens de tout l'arsenal des instruments si ingénieux dont vous avez doté notre spécialité.

Le dimanche vous allez disséquer à la Faculté de médecine dans le laboratoire du professeur Béclard où vous faites connaissance de Mathias Duval, alors agrégé, et de Laborde, chef des travaux de physiologie, qui devinrent depuis vos collaborateurs et vos amis.

C'est de cette façon que vous recueillez les précieux éléments du cours libre d'otologie que vous professez à l'École Pratique

de 1875 à 1888, ainsi que ceux de vos leçons et conférences à la Salpêtrière, dans le service de Charcot et du professeur Raymond, leçons que vous avez continuées jusqu'à ces dernières années et qui ont été suivies par de nombreux élèves français et étrangers, dont plusieurs sont aujourd'hui des maîtres.

Constatation réconfortante qui montre que certains chefs, en accordant une hospitalité judicieuse aux travailleurs dépourvus de situations officielles, leur permettent parfois de donner leur mesure!

Vous êtes un des créateurs de l'otologie sociale : otologie à la caserne ; otologie à l'école ; hygiène de l'oreille.

Vous publiez vos travaux en deux volumes : votre *Traité d'otologie* en 1882, l'article *Surdité* du « Dictionnaire Jaccoud », l'article *Audition* du « Dictionnaire Richet (1895). La *Tribune médicale*, les *Archives internationales de laryngologie*, les *Annales des maladies de l'oreille*, etc., publient vos études et communications dans nos sociétés.

Entre temps, vous trouvez le moyen d'aller porter le drapeau de la science otologique française dans les différents congrès internationaux. Vous êtes président d'honneur de la section d'otologie : à Bâle en 1881 ; à Bruxelles en 1884, où vous fîtes la connaissance et devîntes le grand ami de Delstanche, dont le fils et le gendre Hennebert sont des nôtres; à Berlin en 1890, où vous fûtes délégué du gouvernement; de même aux congrès de Rome et de Lyon en 1894 et à celui de Florence en 1895.

En 1889, lors du congrès international de Paris, vous êtes élu président par acclamation par les otologistes français et étrangers assemblés, malgré la désignation d'un de vos collègues faite officieusement avant l'ouverture du congrès.

Que reste-t-il à dire après avoir énuméré vos titres et esquissé votre vie de labeur? Il reste à dire, cher Maître, quel homme vous êtes, quelle simplicité, quelle modestie sont vôtres et com-

ment votre probité et votre bonté vous ont attiré l'affection et le respect, non seulement de votre famille qui touche à la médecine par plusieurs de ses membres, mais encore de tous ceux qui vous ont approché.

Alfred Boucher, le grand artiste qui, sur la plaquette que vous venez de recevoir, a reproduit vos traits et votre caractère avec tant de conscience et de talent, a lui-même, pendant les courts instants de pose que vous lui avez donnés, été captivé par le charme de votre conversation et par la grandeur de vos sentiments : il est devenu votre ami.

Vos écrits sont l'image de votre caractère. Vous méprisez les élégances, mais vous gravez le mot juste. En anatomie, c'est vous qui avez créé les néologismes si expressifs : « mur de la logette », « massif osseux du facial » ; en pathologie : « labyrinthisme », « pharynx virtuel », « faux piliers », etc.

Vous êtes le philosophe, le savant qui va droit son chemin, accueillant avec joie les honneurs qui lui sont offerts, mais n'en recherchant point d'autres. C'est pour cette raison peut-être que vous jouissez d'une vieillesse heureuse, non troublée par les luttes et par les ambitions. Tel, dans la forêt, le grand chêne n'est pas ému par la tempête qui agite les jeunes pousses et souvent les brise avant la maturité.

DISCOURS DE M. LE MARC'HADOUR

Président de la Société de Laryngologie, d'Otologie
et de Rhinologie de Paris.

Mon cher Maitre,

A l'époque où vous terminiez vos études, il existait encore, dans les champs de la médecine, des territoires inconnus, d'obscures forêts inviolées, d'inextricables halliers.

Ces régions difficiles tentèrent les ardeurs conquérantes de votre jeunesse, comme elles attiraient Politzer, Hartmann et quelques autres.

La science a ainsi ses Argonautes et ses jardins des Hespérides.

Des années s'écoulèrent, années de travail patient et opiniâtre.

A votre retour de cette laborieuse expédition, vos cheveux étaient blancs, la profondeur du regard du savant avait remplacé dans vos yeux les flammes de la jeunesse; mais vous rameniez à la lumière la fée bienfaisante qui dormait dans ces retraites inexplorées ; votre glorieuse conquête était l'otologie.

Excusez ce symbolisme, mon cher Maître, mais je ne puis m'empêcher de songer aux enchanteurs et aux fées qui charmèrent nos jeunes rêves, quand j'évoque les recherches de ces bienfaisants novateurs dont les découvertes élargissent les hori-

zons de la médecine, et qui, les mains pleines de vérités laborieusement conquises, les ouvrent généreusement pour donner aux hommes plus d'espérance et de bonheur.

Vous abordiez l'étude de l'oreille, armé d'une érudition clinique solide et avisée, faite des lumineuses traditions de Bretonneau et de Trousseau, des enseignements de vos maîtres Velpeau, Verneuil et Gillette, et de la collaboration intime et féconde de votre illustre ami Charcot, si heureusement continuée par le professeur Raymond.

Vous aviez aussi le goût de l'anatomie, et la curiosité, nouvelle alors, des expériences physiologiques.

L'influence heureuse de la méthode expérimentale de Claude Bernard, la collaboration et l'amitié de Béclard et de Mathias Duval, se marquent heureusement dans vos nombreuses et savantes recherches qui ne laissent dans l'ombre aucun point de l'anatomie et de la physiologie de l'oreille.

L'énumération de vos travaux me paraît inutile, ne sommes-nous pas, en effet, tous vos élèves.

Nous avons lu et relu votre Traité classique d'otologie, et il n'est pas une question anatomique ou physiologique où nous ne vous retrouvions, avec reconnaissance, comme guide et comme mentor de nos propres travaux.

Votre forte éducation médicale vous permet d'éviter l'écueil de l'érudition stérile ; et de la table d'autopsie comme du laboratoire de physiologie, vous savez toujours tirer la conclusion clinique et thérapeutique.

Vous étudiez le mur de la logette et les recoins de l'attique, vous déduisez aussitôt le corollaire pratique qui permet de tarir les interminables suppurations de ces récessus difficilement accessibles : l'ablation des osselets et l'abrasion de cet écran osseux.

Vos recherches sur la conduction des sons aboutissent à l'épreuve originale et classique de Gellé.

Le Wéber, le Rinne, le Schwabach réclamaient une épreuve complémentaire qui nous renseignât sur la mobilité de l'étrier, vous nous la donnez.

Par une touchante coquetterie paternelle, vous présentez ces épreuves par l'intermédiaire de votre fils, qui continue et suit dignement les belles traditions scientifiques et morales que nous fêtons aujourd'hui.

Les travaux de Barani qui nous permettent de séparer les affections des deux labyrinthes, antérieur et postérieur, sont en promesse dans vos recherches sur les fonctions du limaçon.

C'est dans vos études sur les troubles trophiques de l'oreille moyenne et de l'oreille interne à la suite de la blessure du quatrième ventricule aux origines du trijumeau, que nous trouvons les premières lumières qui vont, demain j'espère, nous permettre de mieux comprendre, et de plus utilement traiter les scléroses des caisses.

Vous ne vouliez pas, très justement, isoler notre spécialité, et vous la rattachez avec autorité à la médecine générale, dans vos nombreuses et savantes communications faites à l'école de la Salpêtrière sur les rapports des maladies de l'oreille avec les affections du système nerveux.

La philosophie de l'oreille devait tenter une curiosité aussi avertie que la vôtre, vous lui donnez satisfaction dans vos recherches morphologiques et anthropologiques.

Pour que rien n'échappe à votre prévoyante activité, vous voulez porter votre pierre à l'édifice de l'hygiène et de l'assistance sociale qui sera l'honneur de notre époque, et vous publiez vos études sur la surdité à la caserne et à l'école.

Voilà, mon cher maître, la belle et utile page que vous avez écrite, vous pouvez la relire avec joie et fierté comme on lit un beau livre.

On voit en Orient par les beaux soirs aux portes des villes,

les anciens assis dans la gloire du soleil couchant, revivre leur jeunesse en encourageant les jeux et les travaux de leurs fils; nous vous verrons ainsi longtemps encore, doyen justement respecté, venir, dans la gloire de votre verte vieillesse, applaudir à nos efforts pour perfectionner cette science, dont vous avez guidé les premiers pas et dont vous voyez aujourd'hui la féconde maturité, riche de résultats et de promesses.

DISCOURS DE M. LE Dr GALIPPE

Membre de l'Académie de Médecine.

Mon cher Gellé,

Seul, peut-être, parmi les nombreux eonfrères et amis, réunis pour fêter votre jubilé, vous ne serez pas surpris de me voir lever et prendre la parole.

Inutile d'ajouter que ee n'est point eomme auriste que je vais parler, mais uniquement au nom de vos amis.

Et eependant, ee n'est point de votre faute si je ne suis point devenu auriste, ear j'ai été votre premier élève! Que voulez-vous? J'ai mal tourné et ne vous ai point fait honneur.

Vous souvient-il, eher ami, des années laborieuses que nous avons véeues eôte à eôte?

C'était dans le laboratoire de eelui que nous appelions affeetueusement «le Père Béelard». Et les laboratoires de la vieille Éeole Pratique n'avaient, hélas! rien de eommun avee eeux de la nouvelle!

Deux petites pièees, mal éclairées, mal odorantes, donnant sur les pavillons de disseetion et e'était là, le laboratoire de Physiologie de la Faeulté de Médeeine de Paris!

Je vous apportais, du serviee de Depaul, des têtes de fœtus ou d'enfants nouveau-nés, et vous aviez la bonté de m'initier à vos reeherehes.

C'était, si j'ai bonne mémoire, en 1874, époque à laquelle vous

avez commencé à publier vos travaux sur la physiologie et la pathologie de l'organe de l'audition.

Si vous avez été un auriste éminent entre tous, si vous avez été un initiateur, si vous avez puissamment contribué à fonder, dans notre pays, une science nouvelle, c'est que vous étiez avant tout et par-dessus tout un médecin très instruit et un clinicien de premier ordre.

Je vous ai vu à l'œuvre, j'ai travaillé avec vous, j'ai bénéficié de votre expérience et de vos leçons, et je vous en garde un souvenir reconnaissant.

Je puis dire que c'est vous qui m'avez mis le pied à l'étrier, car, en 1875, prenant des vacances pour la première fois depuis que vous exerciez la médecine, c'est à moi que vous voulûtes bien confier votre clientèle.

Jeune, impressionnable à l'excès, ayant le sentiment de la responsabilité qui m'incombait, je vivais dans des transes perpétuelles, en perdant le boire, le manger et le sommeil, tellement je craignais d'être au-dessous de ma tâche !

Bien entendu, comme cela arrive toujours en pareilles circonstances, je me heurtais aux cas les plus imprévus : tentative de suicide d'un confrère, épidémie de variole dans un pensionnat de jeunes filles ! que sais-je encore ?

Vous me rendrez cette justice, mon vieil ami, c'est que je ne vous ai pas fait perdre un seul client ! mais encore, tout compte fait, à votre retour, vous en comptiez un de plus : j'avais pratiqué un accouchement !

Plus tard, quand nous faisions tous deux de la médecine rue Sainte-Anne, que de fois ai-je recouru à votre expérience, à votre jugement et combien je m'en suis toujours félicité !

Aussi, depuis ces années lointaines, je professe pour vous la plus vive et la plus respectueuse affection.

Vous avez toujours été pour moi le type accompli du médecin,

parce que vous êtes un très brave et très honnête homme, un esprit droit et un travailleur acharné !

Oui, mon cher Gellé, vous avez un cœur d'or; votre amitié est loyale et fidèle, vous méritez qu'on vous aime et qu'on vous honore !

Vos vertus privées n'ont d'égales que vos qualités professionnelles.

J'ai vécu dans votre intérieur, j'ai vu grandir vos enfants, j'ai admiré l'incomparable compagne de votre vie, la sage conseillère des années de lutte et d'incertitude, celle qui a créé autour de vous cette atmosphère de paix et de dévouement, de sécurité, qu'on respire à votre foyer.

Mais vous avez un grand défaut, mon cher Gellé ; ce défaut, c'est une timidité, une modestie excessives, et vous n'avez rien fait de ce qu'il fallait tenter pour donner à votre carrière le couronnement qu'elle méritait.

Cette journée vous apporte une revanche tardive, qui vous était bien due ! Espérons que ce ne sera pas la dernière !

Dans tous les cas, vous êtes de ceux qui peuvent envisager sans peur l'incorruptible jugement de la Postérité.

DISCOURS

DE

M. LE Dr LÉOPOLD DE PONTHIÈRE

(de Charleroi)

Ancien Assistant d'Oto-Rhino-Laryngologie à l'Université de Louvain.

Représentant du Gouvernement Belge.

Mesdames, Messieurs,
Monsieur le Professeur Gellé,

C'est avec joie et avec un légitime orgueil que je remplis la haute mission qui m'incombe aujourd'hui.

En représentant ici officiellement le Gouvernement Belge, je suis heureux de me solidariser avec les collaborateurs de cette manifestation brillante de la science médicale française. Comme on l'a dit souvent, les hommes ont beaucoup à apprendre les uns des autres ; ils aiment à connaître ce qui s'achète, ce qui se vend, mais leur réel souci est plus encore de profiter de ce qui n'a pas de prix : des idées, des conseils et des exemples!

Et à ce propos, Messieurs, je vous le demande, pourrait-on trouver plus bel exemple de cette activité intelligente et inlassable, plus noble personnification de l'esprit médical réellement digne de ce nom, qu'en M. le Docteur Gellé, que nous fêtons en ce jour et qui incarne si parfaitement les rares vertus déontologiques et les qualités inestimables du chercheur patient,

érudit, tenace, sans cesse en éveil, ne se rebutant jamais, bien au contraire, malgré l'aridité, l'escarpement et la dureté de ce vieux rocher du temporal, dont il est parvenu, — pour notre plus grand avantage à tous ici présents, ne l'oublions pas, — à extraire et à résoudre victorieusement les mystères les plus complexes de la physiologie et de la pathologie auriculaire!

D'autres que moi, Messieurs, vous parleront ou vous ont parlé de M. le Docteur Gellé, au point de vue de son enseignement, de ses mérites, de son œuvre scientifique et de la valeur de son amitié.

Sans vouloir le moins du monde empiéter sur tous ces domaines qu'il me soit permis de vous dire que de ce considérable faisceau de productions scientifiques, — dont la simple énumération serait trop longue à vous rappeler, — que de cet ensemble magistral, se dégage l'essence même de ce souffle réellement divin qui a inspiré en toutes circonstances l'éminent jubilaire, car il en émane comme un parfum pénétrant et certainement durable, d'exquise bonté et de rigide probité!

M. le Professeur Gellé ne s'est pas contenté de formuler quelques froids axiomes ou quelques brèves conclusions, non, et c'est à sa plus grande louange : on peut dire de lui qu'il a fait œuvre forte et impérissable, car sa pensée n'a jamais eu pour autre guide que le souci élevé de débarrasser l'homme des tares qui peuvent l'accabler; de lui éviter des infirmités redoutables; de jeter le cri d'alarme afin de rendre impossibles les conséquences néfastes parfois, qu'engendrent les erreurs de diagnostic et à illuminer des rayons bienfaisants de ses belles découvertes, la morne existence des malheureux sourds-muets, ces lamentables épaves, dont il s'est occupé avec un succès qui n'a eu d'égal que son désintéressement.

Parmi les travaux de ce genre, dont la portée sociale est incontestable et qui placent leur auteur au premier rang de ceux

qui ont bien mérité de l'humanité, je citerai entre autres les mémoires suivants :

Respiration des nouveau-nés, 1876.

Considérations générales sur l'hygiène de l'ouïe : les maladies de l'enfance font les sourds de l'âge adulte, 1878.

Des applications à la médecine du téléphone et du microphone, 1879.

Des lésions otiques au point de vue médico-légal.

Des difficultés de diagnostic dans les traumatismes, ou les lésions antérieures inconnues, mémoire qui, daté de 1877, est tout à fait d'actualité, en présence de la législation sociale d'aujourd'hui.

Présentation d'un appareil destiné à l'éducation des sourds et des sourds-muets, par l'oreille, 1885.

L'armée territoriale et l'exemption pour cause de surdité ; signes de simulation et de dissimulation de surdité, 1874.

Des lésions de l'oreille dans leurs rapports avec les hallucinations de l'ouïe.

Deux mémoires, datés de 1879 et de 1888, traitant de la surdité à l'école.

L'oreille et l'épidémie de grippe en 1890.

De la surdité chez les chaudronniers et de l'audition au milieu du bruit, 1883.

Des accidents nerveux des télégraphistes.

De l'éducation des sourds avec le microphonographe, 1897, etc., etc.

Je pense, Messieurs, qu'en présence de titres aussi évidents et aussi remarquables qui confirment si bien l'opinion que j'émettais tantôt, je serai votre interprète à tous en proclamant que M. le Docteur Marie-Ernest Gellé appartient non seulement au corps médical qui s'honore grandement de le posséder — la superbe manifestation de ce jour le démontre clairement, — mais appartient aussi, et c'est là, Messieurs, un beau titre de gloire, à la Société tout entière !

Messieurs, j'ai promis d'être bref. Mais, avant de terminer, permettez-moi de faire une petite digression.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler quels sentiments, personnellement, m'attachent à votre puissante Société Française d'Oto-Rhino-Laryngologie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis déjà douze ans.

Mais il me semble que je manquerais à tous mes devoirs, si je ne vous remerciais pas tous, mes chers Collègues, pour l'accueil cordial que vous m'avez toujours réservé.

Je vous en exprime toute ma gratitude.

J'adresserai un souvenir spécial à mes excellents amis de la première heure : MM. Lubet-Barbon, Martin, Furet, Weissmann, Le Marc'Hadour, Lombard, Bourlon, Depierris, Bar, Castex. Georges Laurens, Egger, Cousteau, Escat, Raoult, Molinié, Moure, à votre savant et si aimable Président, M. Georges Mahu, et surtout, à mon cher ancien et distingué Maître : M. Marcel Lermoyez, qui a bien voulu guider, jadis, mes pas chancelants sur le terrain accidenté et rempli d'embûches de l'oto-rhino-laryngologie ; à M. Lermoyez dont tous vous connaissez l'esprit alerte, primesautier, étincelant ; la verve caustique ainsi que les remarquables qualités du cœur, ensemble de dons précieux qui le placent au premier rang de la science française et auquel j'adresse ici l'expression émue de ma reconnaissance !

En terminant, Messieurs, je vous dirai que si chez nous, Belges, on pense en deux langues, on n'a en revanche qu'une seule voix pour manifester l'admiration que l'on ressent pour le génie français !

C'est la haute et agréable mission qu'a daigné me confier le Gouvernement de Sa Majesté le Roi Albert, et c'est en son nom que j'ai l'honneur de réitérer mes plus vives félicitations à mon très honoré confrère et collègue, M. le Professeur Gellé.

———

DISCOURS DU Dr V. DELSAUX

Secrétaire Général
de la Société belge d'Otologie, de Laryngologie et de Rhinologie.

Vénérable Jubilaire,

Lorsque j'eus l'honneur de vous connaître, il y a quelque vingt-deux ans, au Congrès International d'otologie de Bruxelles, vous étiez le plus brillant représentant de la science otologique française. Depuis lors, votre renommée est devenue mondiale comme l'œuvre que vous avez accomplie. Et vous devez être heureux et fier, aujourd'hui, d'avoir confié de si bon grain à un terrain si fertile.

Celui que je viens saluer en vous, à côté du physiologiste avisé et du praticien renommé, c'est le vulgarisateur qui a su mettre à la portée des spécialistes de langue française les trésors de la science otologique internationale.

Mieux que quiconque de vos compatriotes vous vous êtes assimilé les conquêtes otologiques faites dans l'univers entier; et, en bon citoyen français, vous les avez versées au trésor intellectuel de votre pays.

Les Belges n'ont pas oublié qu'ils vous doivent un large tribut de reconnaissance. Ils se souviennent que, dès ses premiers pas, la Société belge d'Otologie vous a compté au nombre de ses collaborateurs.

Aussi, voulant rendre un hommage mérité à l'homme de science, au novateur, au vulgarisateur, à l'ami, les otologistes

belges m'ont chargé de vous dire qu'ils vous acclament comme membre d'honneur de leur Société.

Et c'est avec bonheur que je me joins à tous mes collègues de Belgique pour vous apporter l'expression de notre reconnaissance et vous remercier des hauts enseignements que vous nous avez donnés.

Dans le concert d'éloges qui monte vers vous en ce jour, les Belges s'unissent à tous ceux qui sont ici présents pour crier avec eux :

Vive Gellé. Honneur à son labeur incessant et à sa science féconde.

———

DISCOURS DU D[r] MOLL

Président de la Société néerlandaise d'Otologie.

CHER MAITRE,

Comme président de la Société néerlandaise de Laryngo-Rhino-Otologie, j'ai l'honneur de vous adresser au nom de cette Société tous nos vœux les plus sincères et tous nos hommages.

Nous admirons en vous un des maîtres, un de ceux qui ont voué toute leur vie, toutes les ressources de leur savoir, de leur expérience et de leur énergie à la science otologique, cette belle spécialité si chère à nous tous. Et cela, à une époque où l'otologie ne tenait pas encore la place qu'elle occupe aujourd'hui, ou au contraire elle ne valait pas grand'chose. Alors, en effet, les médecins qui se livraient à l'étude de cette branche de la Science médicale étaient regardés à peu près comme des charlatans, en tous cas pas comme des médecins sérieux.

Pourtant vous avez persisté dans cette étude et, cher maître, vous avez beaucoup, beaucoup contribué au développement de l'OTOLOGIE, de sorte que votre nom sera lié pour toujours à ELLE.

Quoi d'étonnant alors que notre Société soit heureuse de pouvoir vous exprimer ici, en ce jour de fête, toute sa gratitude et son hommage pour votre œuvre, votre dévouement et votre énergie, ainsi que la sympathie pour votre personne.

J'espère qu'il vous sera donné de pouvoir longtemps encore jouir, et dans de bonnes conditions, du respect de vos collègues et suivre le développement continu et les progrès de l'otologie; car, pour un homme comme vous, travailler c'est vivre et vivre c'est travailler.

Vive Monsieur Gellé père!!!

DISCOURS DE M. M.-E. GELLÉ

Mes chers amis,

Vous comprendrez toute la violence des sentiments de gratitude infinie qui me pénètrent en ce moment.

Mon émotion profonde m'empêche d'exprimer dignement ce que je ressens.

Cependant, je voudrais vous dire combien je suis fier de vos suffrages; combien glorieux de l'honneur insigne qui m'est fait aujourd'hui par mes pairs, par mes amis, français et étrangers.

A tous, merci pour cette noble pensée de marquer d'un trait heureux la fin d'une longue vie de travail.

Au milieu de cette atmosphère de sympathie, j'ai été frappé et touché surtout de l'ampleur de votre geste, et du magnifique développement pris par cette cérémonie, bien familiale cependant, à laquelle, par le nombre et la qualité des participants et des promoteurs, vous avez donné les proportions d'une véritable démonstration d'un corps scientifique tout entier.

Un pareil honneur m'a surpris, je l'avoue, et par là plus profondément ému.

J'ai été surpris; car, à notre époque, le savoir n'est plus individuel; il est trop vaste; il est social; c'est l'œuvre de tous.

C'est pourquoi je trouve juste de reporter au milieu scientifique où j'ai vécu une bonne part de la faveur qui m'accueille aujourd'hui.

Tout comme la plante, nous sommes conditionnés par le milieu. Ne sommes-nous pas tous solidaires?

Pour moi j'ai été le grain tombé dans la terre fertile. Le milieu m'a porté et vivifié !

Enlevez leur intelligence active à ceux qui lisaient mes travaux, avec leur curieuse envie d'apprendre, et je serais parfaitement ignoré.

Aussi, vous m'accorderez que j'ai quelque raison de douter que, seules, mes qualités personnelles, mes œuvres et même les chaudes amitiés dont je m'honore, eussent suffi à provoquer un pareil concours, un mouvement aussi général et aussi flatteur, parmi mes confrères, mes élèves, mes amis.

Non! j'y vois l'influence d'un sentiment des plus élevés, partagé par tous, d'où est née l'idée de ce Jubilé et qui explique son succès.

Sans fausse modestie, quand j'ai vu réunis autour de moi tant de maîtres reconnus, de professeurs éminents, de chefs d'école rassemblés dans la pensée de louer un vieux maître, j'ai compris qu'une pareille manifestation avait une signification moins particulière, plus haute, un objectif plus élevé, une portée plus générale.

Oui, un sentiment supérieur a guidé vos esprits, uni vos cœurs, et réalisé cette concentration. N'est-ce pas poussés par le même souffle patriotique que, d'un élan unanime, vous êtes accourus, de tous les points de la France, vous grouper autour de mon nom comme point de ralliement, et n'est-ce pas dans le but élevé d'affirmer et de glorifier solennellement la science française dans cette imposante assemblée de spécialistes?

J'ai l'intime conviction d'être dans la vérité.

Oui, mes amis, nous fêtons aujourd'hui la science oto-rhino-laryngologique française. Et c'est, pour moi, un honneur sans égal d'avoir été mis à votre tête en la circonstance!

Le concours si gracieux prêté à cette cérémonie par nos savants confrères et amis étrangers en est l'éclatante démonstration et nous fait le plus grand honneur.

Un témoignage aussi délicat m'a profondément impressionné; car j'ai senti que cette fête de la science est également celle du cœur.

Aussi, voici votre vieux maître qui ne sait, dans son trouble, comment vous montrer combien il est touché, remué et ravi tout à la fois, de vous voir tous unis dans la belle pensée d'associer son nom à la glorification de la science qu'il a enseignée toute sa vie. Comment vous remercier assez chaleureusement d'une telle pensée!

Cette médaille que vous avez fait frapper et exécuter à mon image, pour commémorer ce Jubilé, me rappellera toujours cette journée inoubliable de mes adieux à la vie professionnelle! Et je souhaite à vous tous, qui êtes jeunes et vaillants, qu'elle vous conserve mon souvenir pendant de longues années.

Ce n'est pas de l'égoïsme!

Maintenant, je remplis un devoir très agréable en adressant mes amicales félicitations aux membres dévoués du Comité qui a si bien organisé cette belle manifestation.

Je leur suis infiniment reconnaissant; j'adresse aussi de sincères remercîments aux nombreux collègues et amis qui sont venus m'honorer de leur présence et donner plus d'éclat à cette fête.

En terminant je n'oublierai pas de complimenter, en mon nom et au nom de l'assemblée, l'aimable et grand artiste, l'habile et consciencieux auteur du médaillon que vous m'offrez.

C'est une œuvre d'art qui fait le plus grand honneur à l'admirable talent que tant d'œuvres réputées ont mis en relief; et j'ajoute qu'elle illustre un cœur d'or, et une conscience supérieure, chez le savant sculpteur qui l'a exécutée.

Monsieur le Président,
Honoré et cher Professeur,

J'étais déjà, depuis plus de dix ans, chargé de la clinique annexe d'Otologie par votre prédécesseur, quand la chaire des maladies du système nerveux vous fut donnée.

Vous avez bien voulu garder ma collaboration; et je me rappelle toujours votre cordiale réception, quand je vous fus présenté dans le service ; et j'ai dit combien votre clinique m'a été profitable.

Aussi, suis-je enchanté de pouvoir aujourd'hui vous remercier des bons rapports d'antan et aussi des bonnes paroles de tout à l'heure.

En effet, la plupart de mes travaux ont leur origine dans les faits observés dans ce milieu de la Salpêtrière.

J'avais bien jugé, quand j'ai pensé que vous seul, très honoré Maître, deviez présider cette belle cérémonie, où l'on fête un de vos élèves et de vos amis; où tout l'honneur est pour la science que j'ai d'abord et surtout cultivée à la Salpêtrière, dans le service de clinique de la Faculté où vous professez.

Je vous remercie de la belle analyse, si juste et si claire, que vous avez donnée de mes travaux cliniques.

Cette preuve d'estime si haute m'a infiniment touché.

Très honoré Professeur et Ami,

Votre brillante carrière de Secrétaire général de la Société de Biologie vous a montré si dévoué pour vos collègues, si tout à tous, que je n'ai pas hésité à vous demander votre concours

quand il s'est agi de rappeler ici ma vie scientifique à la Biologie, où pendant 30 ans j'ai publié mes travaux.

En France, où l'art de bien dire est prisé si haut, je m'assurais ainsi du succès.

Je vous suis bien reconnaissant d'avoir accepté, d'avoir trouvé juste l'idée de ce Jubilé et d'avoir voulu contribuer à l'honneur fait à un collègue et ami.

C'est que les relations du temps passé nous ont laissé des souvenirs communs de collègues de grande valeur trop tôt disparus ; et vous avez naturellement pensé que vous seul pouviez les remplacer auprès de moi, aujourd'hui.

Grâce à vous, il me semblera qu'ils sont présents ici.

Je vous remercie bien sincèrement.

C'est croyez-le, mon cher ami, un grand honneur pour moi, que votre participation à cette fête scientifique.

Mon cher Collègue,

Je ne vous connaissais que par vos travaux et votre notoriété, qui vous ont valu la présidence de la Société Française.

C'est d'hier que j'ai pu apprécier vos qualités personnelles, votre zèle indomptable, votre esprit sérieux d'organisation.

Aujourd'hui, j'ai entendu parler votre cœur.

L'éloge d'un esprit élevé est des plus agréables à recevoir.

Nous sympathisons aujourd'hui comme les travailleurs se reconnaissent et s'estiment.

Cependant laissez-moi dire que vous avez trop aimablement parlé de ma vie de travail ; c'est un reproche, oh ! bien léger, que je formule ! car ces tableaux de jeunesse nous égaient toujours et nous rajeunissent.

Pour un instant, c'est le printemps fleuri que vous avez fait renaître.

Croyez, mon très honoré ami, que je suis très reconnaissant de la peine que vous vous êtes donnée pour organiser si bien et si vite cette cérémonie du Jubilé.

Son succès est tout à votre honneur.

HONORÉ CONFRÈRE,

Vous avez accepté la tâche ingrate de rappeler devant l'assemblée mes travaux d'otologie, au nom de la Société Parisienne dont je suis le plus ancien membre.

Avec une élégante habileté, vous avez su éviter de tomber dans une énumération fastidieuse de titres ; et vous les avez exposés d'une façon aussi agréable que courtoise.

Jeune et enthousiaste, vous avez présenté, avec une joie communicative, l'ouvrier dans son œuvre : c'est un tableau peint avec art et conscience dont je vous remercie.

La continuité de mes efforts et la durée de mes recherches vous ont frappé. En voici l'explication.

En 1870, j'étais déjà un homme mûr, et je ressentis cruellement les tristesses de l'année terrible.

J'avais vu le désarroi, constaté l'impuissance. J'ai senti mon pays menacé d'abaissement, c'est alors que j'ai réfléchi au relèvement. C'est alors que, comprenant que la force et la grandeur d'un pays résultent de la somme des valeurs individuelles des citoyens, j'ai conclu qu'il était de mon devoir de m'efforcer de devenir une individualité sérieuse, une valeur sociale et scientifique appréciée ; qu'il me fallait enfin être quelqu'un, c'est-à-dire un médecin capable d'honorer la patrie !

Voilà quelle a été, pour moi, la leçon de 1870 ! !

Vous pensez, cher confrère, si je suis heureux de constater les progrès accomplis dans notre spécialité, où chacun s'efforce, comme moi, de faire son devoir et d'honorer le pays.

Mon cher Galippe,

Quand je vous ai prié de m'assister dans la cérémonie d'aujourd'hui, vous m'avez immédiatement répondu par un oui rapide et un mot heureux : vous ajoutiez en effet : « Ne suis-je pas votre plus ancien élève ? »

C'est très flatteur pour moi et on ne peut plus gracieux ; d'autant qu'à l'époque où nous avons vécu côte à côte, chez le professeur Béclard, époque si lointaine pour tous deux, je n'étais pas maître, oh ! non.

Comme vous, avec vous, avec Duval, je travaillais ferme ; mais dans le domaine otologique tout en glanant dans celui de mes voisins : nous nous encouragions mutuellement dans nos recherches, heureux de voir réussir une expérience de l'un ou d'assister à une trouvaille de l'autre.

Hélas ! le temps a moissonné le maître et les élèves ; de sorte qu'à présent non seulement, mon ami, vous êtes mon plus ancien élève, mais encore le seul survivant de cette époque.

Je n'ai connu Gley que plus tard ; à nos âges, il ne reste que des souvenirs !

Mais ils sont agréables, d'autant que je puis vous les rappeler, face à face, aujourd'hui.

Que tout cela est loin !

Depuis, mon cher ami, vous avez conquis par vos travaux un fauteuil à l'Académie, et vous êtes resté cependant aussi simple, aussi cordial, aussi serviable, aussi dévoué que dans votre prime jeunesse.

Votre cœur ne vieillit pas, mon cher Galippe, et de vous voir si actif et si vivant, votre vieil ami se trouve tout réconforté et vous serre la main avec effusion.

Monsieur le Délégué,

Vous me voyez très ému de l'acte spontané du gouvernement de Sa Majesté le roi Albert.

Nous avons tous, et moi particulièrement, senti la grandeur de cet honneur qui m'est fait par l'envoi d'une mission spéciale à cette fête du Jubilé.

La délicatesse du compliment ne nous étonne pas de la part de nos sympathiques voisins.

Monsieur et honoré confrère, je vous prie d'être l'interprète des sentiments de gratitude avec lesquels j'ai accueilli cette marque d'estime si éloquente et si élevée.

Ce geste illustre pour tous la hauteur de vues et le profond souci de la science qui sont le partage de ceux qui vous l'ont ordonné.

Je remercie monsieur de Pouthière de l'ardeur qu'il a mise à louer si agréablement mes œuvres d'otologie.

Très honoré Confrère,

Une voix venue de Belgique a toujours un grand charme pour mes oreilles.

Quels ravissants souvenirs me reviennent aussitôt !

Les splendides réceptions de Delstanche, et la cordialité de tous ; le cœur a gardé ces délicieuses impressions.

Oui, j'ai reçu chez vous, des vôtres, dans ma jeunesse, les plus doux témoignages de l'estime de l'élite d'entre vous.

et j'ai formé là de franches amitiés, cruellement disparues!

Mais le gai tableau de nos congrès de Bruxelles d'il y a 25 ans m'est aussitôt apparu, tout frais, bien vivant, avec leur allure familiale, malgré le riche décor de somptueuses agapes.

Et, tout rajeuni par cette agréable évocation, je trouve naturelle l'extrême sympathie que manifeste votre savant discours.

Je ne sais comment vous exprimer toute la fierté que j'ai ressentie en apprenant que les otologistes belges m'avaient nommé membre d'honneur de leur société.

Merci donc, cher confrère, de tout le bien que vous dites de moi et de mes œuvres; merci de la haute opinion que vous voulez bien exprimer en si bons termes à mon égard.

Rien n'est plus honorable que cet hommage spontané; merci de vos bonnes paroles, je les ai inscrites dans ma mémoire, ce sont les souvenirs heureux à l'âge où l'on n'a plus que des souvenirs!!!

Mon cher Collègue,

Je prierais notre distingué confrère le professeur Moll, président de la Société néerlandaise d'Otologie, d'être auprès de ses honorés collègues mon interprète et de les remercier des bons sentiments qu'ils ont manifestés à propos de ma fête jubilaire.

Il m'est particulièrement agréable de serrer la main du docteur Moll avec lequel j'ai eu, il y a déjà longtemps, d'excellentes relations.

Messieurs,

La Société autrichienne d'Otologie nous a fait parvenir un pli contenant une adresse de félicitations, à propos de ce Jubilé.

Je suis extrêmement sensible à cette flatteuse distinction de la part de nos confrères viennois, et tout particulièrement honoré de la recevoir du grand maître otologiste leur Président, le professeur A. Politzer.

Je me réserve de remercier personnellement les Présidents des Sociétés d'Otologie : Berlinoise, Italienne, Roumaine et Espagnole pour les adresses si touchantes, si élogieuses, qu'ils ont bien voulu me faire parvenir.

———

ADRESSE

DE LA

SOCIÉTÉ AUTRICHIENNE D'OTOLOGIE

A Monsieur le Prof. Dr M.-E. Gellé.

Très Honoré Maitre,

La Société autrichienne d'Otologie saisit avec grand empressement l'occasion, le jour où vous recevez de tous les côtés des marques si nombreuses d'estime et de reconnaissance si bien méritées, de vous exprimer les souhaits les plus cordiaux.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que vous avez inauguré votre carrière scientifique.

Cette carrière a été et est encore d'une grande importance pour notre science spéciale, car, grâce à vos inlassables labeurs, vous avez fortement contribué au développement de la science otologique.

Avec une opiniâtreté et un enthousiasme infatigables vous vous êtes consacré, jusque dans ces tout derniers temps, aux recherches scientifiques, et avez tout particulièrement enrichi la physiologie de l'organe de l'ouïe d'idees et de faits nouveaux qui ont une valeur durable pour notre science spéciale.

Aussi votre nom demeurera-t-il à jamais, dans les annales de l'otologie, celui d'un chercheur du plus haut mérite.

Puisse la destinée vous prêter longtemps encore la force de continuer à enrichir notre science, et puissiez-vous jouir pour votre part du bonheur que procure une activité féconde telle que la vôtre.

Vienne, en mai 1910.

LE PRÉSIDENT
Prof. Dr A. POLITZER

LE VICE-PRÉSIDENT
Prof. Dr VICTOR URBANTSCHICH

LE SECRÉTAIRE
Dr GUSTAVE BONDY

LE TRÉSORIER
Dr DANIEL KAUFMANN

ADRESSE

DE LA

SOCIÉTÉ ALLEMANDE D'OTOLOGIE

Dem Altmeister der Ohrenheilkunde
Herrn Dr GELLÉ père

sendet
eine aufrichtige Bewunderung
einer Verdienste
um die Entwickelung der modernen Otologie
die besten Gluckswünsche
zu seinem Jubilæum
die Deutsche otologische Gesellschaft

Dr SCHWABACH, Professor Dr HINSBERG.
VORSITZENDER SCHRIFTFUHRER
DER DEUTSCHEN OTOLOGISCHEN GESELLSCHAFT.

Berlin, Breslau, den 6 *mai* 1910.

ADRESSE

DE LA

SOCIÉTÉ ITALIENNE D'OTO-RHINO-LARYNGOLOGIE

(lue par M. le Dr Castex)

Mesdames et Messieurs,

J'ai reçu de mon collègue le Dr Poli (de Gênes), Président de la Societa Italiana di Laringologia, Rinologia e Otologia, la mission de représenter ici cette société pour transmettre, de sa part, à M. Gellé le diplôme de membre d'honneur.

Je suis particulièrement flatté d'avoir été désigné par la Societa Italiana pour faire parvenir cette marque d'estime au Maître respecté que nous acclamons aujourd'hui.

Maestro!

Vi è un tempo in cui i pionieri della scienza, dopo avervi dedicato un lavoro conscienzioso e proficuo, acquistano giustamente il diritto di vederlo riconosciuto, oltrechè dai propri discepoli e connazionali, dai colleghi di ogni parte del mondo che sentono a loro volta il dovero di testimoniare loro ammirazione e riciconoscenza.

Questo tempo, o Maestro, è venuto anche per Voi, per la

gloria Vostra e della scienza otoiatrica francese, di cui avete saputo continuare le nobili tradizioni e alla quale avete consegnato i risultati delle vostre ricerche per il bene dell' umanità.

La Societa Italiana di Laringologia, Otologia e Rinologia per mezzo della sua Presidenza, ha voluto essere rappresentata al vostro Giubileo e le ha dato l'incarico, con unanime consenso di voti, di conferirvi il titolo e di mandarvi le insegne di SOCIO ONORARIO.

Vogliate Voi, o Maestro, gradire cotesta testimonianza che, mentre ci permetto di collocare il Vestro nomo accanto a quelle dei più celebrati cultori della nostra scienza, vi avvicina in modo indissolubile ai nostri cuori.

Il Presidente

Dr Prof. Camillo POLI.

DIPLÔME DE MEMBRE D'HONNEUR

Societa italiana di Laringologia Otologia e Rinologia fondata in Siena l'anno 1891, sede in Roma.

Per deliberazione dell'Assemblea generale dei Soci il Signor Dotto Marie Ernest Gellé

Venne nominato Socio Onorario della Societá di Laringologia, Otologia e Rinologia.

Il Presidente
Prof. Dr Camillo POLI.

Il Secretario
Prof. Dr Carlo de ROSSI.

Roma 5 *Maggio* 1910.

ADRESSE

DE LA

SOCIÉTÉ OTO-RHINO-LARYNGOLOGIQUE DE MADRID

Monsieur et Cher Confrère.

J'ai l'honneur de m'adresser à vous, comme Secrétaire de la *Société oto-rhino-laryngologique de Madrid*, pour vous communiquer la décision qu'elle a prise dans sa séance d'hier.

Désirant prendre part à tous les hommages qu'on rendra à M. le docteur Gellé, à l'occasion de son jubilé, elle a décidé à l'unanimité d'adhérer à toutes les fêtes qu'on célébrera en l'honneur de ce savant et distingué professeur.

Je profite, Monsieur et cher confrère, de cette occasion pour vous prier d'accepter l'expression de mes meilleurs sentiments.

Dr Eduardo G. GEREDA.

ADRESSE

DE LA

SOCIETATEA DE OTO-RINO-LARINGOLOGIE DIN ROMANIA

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La Société d'Oto-rhino-laryngologie de Roumanie vous prie, à l'occasion du jubilé du doyen de la science otologique française, le docteur Gellé père, d'être son interprète auprès du vénéré Maître en l'assurant de notre vive reconnaissance pour ses grands mérites, en lui exprimant en même temps nos vœux de longue vie, pour la gloire de la science française et pour nous donner encore l'occasion de nous instruire par ses lumières.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, nos remerciements et l'assurance de nos meilleurs sentiments.



LE PRÉSIDENT
Dr COSTINIU

66648. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9